

bien soif, je la faisais passer à travers une toile et je me bouchais les narines.

Pour ajouter aux petits profits que me procurait mon métier de tailleur, j'imaginai de teindre de diverses couleurs, à l'aide de certaines herbes, une vieille chemise de Don José et de fabriquer des fleurs. Je me servais d'une palme pour support en guise de fil de laiton. Mes fleurs n'avaient qu'un pétale. Mais ces imitations grossières paraissaient des merveilles aux habitants de ces pays sauvages, et ils me payaient ma peine avec des provisions de blé. Encouragée, je fis de petits reliquaires (des cœurs, comme disent les Indiens) et je mis à l'intérieur de petits objets auxquels ils attribuent la vertu de chasser le mauvais air qui s'élève des marécages.

Tout mon art ne réussit pas cependant à obtenir des Chinos leur secours pour la construction d'un rancho bien nécessaire à mes deux malades. J'essayai d'en construire un moi-même. J'avais remarqué à une assez longue distance deux petits arbres qui s'étaient joints et s'embrassaient étroitement ; en les élaguant un peu et en couvrant les branches supérieures, ils pouvaient du moins défendre le lit de mon mari contre le soleil et la rosée. Je me mis à l'œuvre. En deux jours, je coupai une grande quantité de l'herbe *tolora* et j'en couvris les rameaux. Je filai ensuite la laine d'une petite peau d'agneau et j'en fabriquai une natte entremêlée de minces baguettes et de longues herbes. De cette manière je réussis à faire une toiture assez impénétrable. Je n'eus pas la force ou le talent de construire les parois ; mais enfin nous nous installâmes sous cet abri ; nous y étions mieux.

Les jaguars erraient souvent aux environs de notre cabane. Il y en avait un surtout qu'on disait très-avide de chair humaine ; on racontait l'histoire de plusieurs personnes qu'il avait dévorées. Une nuit, accablée de fatigue, je m'étais endormie sur l'herbe à une centaine de pas de notre misérable réduit. Le tigre passa près de moi ; on l'avait vu s'arrêter, puis se retirer ; ses traces étaient marquées sur la terre. Je frémis et remerciai Dieu qui m'avait préservée.

Le même jour, à trois lieues de là, ce tigre se jeta sur une femme qui dormait près de son mari et de sa petite fille. Il dévora l'enfant et fit des morsures dangereuses au père, qui, réveillé en sursaut, s'était saisi de sa lance. Ce fut la pauvre femme elle-même qui, fuyant et presque folle de terreur, nous raconta en passant cette scène de carnage.

## VIII

Quelle fin pouvais-je prévoir à nos tourments ? Je n'espérais plus sauver mon mari. Si du moins, pensais-je, la raison lui revenait avant de mourir, il saurait combien je l'ai aimé et ses dernières paroles me consoleraient de toutes mes souffrances.

De grandes sécheresses survinrent ; il n'était plus possible de trouver une goutte d'eau : nous humections nos lèvres avec de l'herbe pour tromper notre soif : quelquefois j'allais chercher au loin des endroits bas et ordinairement humides, et je m'y roulais sur la terre pour ressentir un peu de fraîcheur.

Mes yeux étaient épuisés de larmes ; ma vue se troublait.

Une dysenterie horrible mit le comble aux maux de mon mari et à mes épreuves.

Un jour où je traînais derrière moi une charge de bois à l'aide d'un laço, une branche me frappa violemment à la poitrine : je perdis connaissance et je restai longtemps étendue sans mouvement. Quand je me relevai, il faisait nuit, et j'eus beaucoup de peine à me traîner jusqu'à notre abri.

La peau me tombait des jambes, du visage et des épaules. Je n'avais plus d'autres vêtements que ceux qui me couvraient depuis quatre mois, et j'ai honte de le dire, faute de savon, je ne les avais pas lavés. J'étais révoltée de cette malpropreté.

Un matin, dans le bois, me croyant bien seule, je voulus ôter mon linge pour le laver, en m'enveloppant de la couverture de Don José. J'étais déjà presque entièrement déshabillée lorsque, par hasard, Unzaga apparut, sans bruit, tout à coup. Sa vue me fit une telle impression et j'éprouvai une si grande honte, que je me mis à pleurer amèrement.

On ne parlait plus de nous changer d'exil. Je me dis qu'il fallait songer à l'avenir. Je défrichai un petit espace de terre, et je travaillai pendant plusieurs jours à y faire des semailles. Je me plaisais à penser que je pouvais faire venir du maïs, des *zapallos* et des *caroubes*. Mais les soldats vinrent et bouleversèrent le sol, dispersant ou arrachant tout ce que j'avais semé ou planté. Ils prétendirent qu'ils agissaient ainsi par l'ordre d'Ibarra.

Ce n'était point d'ailleurs notre dernière étape dans le désert. On nous transporta bientôt à un endroit où deux chemins se rencontrent et qu'on nomme l'*Encrucijada*. Il ne se trouvait près de

là qu'un bois, trop petit pour nous servir de refuge contre les Indiens. Le sol était plus stérile, l'eau introuvable, et les rares habitants du voisinage étaient inaccessibles à toute pitié.

Un jour où j'allai chercher au loin de l'eau dans ma cruche, je fus attaquée par un chien ; il m'avait déjà mordue et il déchirait mon vêtement, lorsqu'un Chino vint à mon secours. Je poursuivis ma route, et à mon grand effroi, je rencontrai bientôt un homme étrange, une sorte de monstre. C'était un sang mêlé, fils d'un sauvage du Chaco et d'une blanche. Sa figure était prodigieusement énorme en hauteur et en largeur ; son nez était si épâté, qu'il touchait presque de chaque côté à ses oreilles ; ses lèvres ressemblaient à deux bourrelets ; à peine voyait-on ses yeux, qui rappelaient ceux du sanglier. Ses mains, ses pieds, ses mollets étaient d'une grosseur effroyable. Je m'arrêtai stupéfaite, glacée ; je ne savais en présence de quelle créature je me trouvais. Je recueillis cependant mes forces pour lui demander comment je pourrais me procurer un peu d'eau. Il parlait : il me répondit rudement que je n'avais qu'à aller à *los Banados*, à quatre lieues de là, puisqu'il y allait bien lui-même, et il s'éloigna en murmurant.

Un instant après, je fis une rencontre plus heureuse. Une femme, à l'aspect de mes vêtements en lambeaux, de ma pâleur et de l'épuisement de mes forces, sauta de son cheval, m'embrassa et me demanda où j'allais. Elle était à la recherche de chevaux qu'on lui avait volés. Quand elle m'eut écoutée, elle m'aïda à monter en croupe, me conduisit à un endroit où elle me fit donner de l'eau, deux petits fromages, un peu de farine, et me ramena non loin de ma retraite, mais en me priant de ne rien dire de ce qu'elle avait fait pour moi, tant le seul nom d'Ibarra inspirait de terreur !

Un orage nous surprit un jour dans un bouquet de bois épais où j'avais transporté mon mari. L'obscurité devint profonde ; le tonnerre éclatait tout autour de nous. Le soir vint, et la pluie ne cessa point de tomber. Je n'avais aucun moyen de faire du feu. A notre gîte ordinaire, j'avais de petites bougies que je fabriquais moi-même : je roulais des chiffons sur de petits bâtons et je les enduisais de la cire du miel que je découvrais de loin en loin dans le désert ; mais cette fois, il fallut passer la nuit au milieu de l'insondation, dans les ténèbres et la terreur. Vers l'aube, une calandre, cachée sous le feuillage même de l'arbre qui nous couvrait, se mit à chanter : Unzaga me dit que c'était un petit oiseau qui ressemblait à l'Alouette : son chant était si doux, si mélodieux, mêlé de cadences si riches et si variées, que je l'écoutais tout émue avec enchantement et comme soulagée : en ce moment il me semblait l'entendre encore.

De jour en jour, la difficulté de satisfaire notre faim et notre soif augmentait. Au mois d'octobre, nous n'eûmes plus d'autre ressource que des épis de froment verts. Je les faisais rôtir ; puis je les pilais et les mêlais à une eau saumâtre ; cette nourriture nous causait d'horribles souffrances d'entrailles ; il fallut y renoncer.

J'appris que mon frère, informé de toutes mes souffrances, avait voulu venir vers nous : au moment où il se préparait à partir, Ibarra lui avait fait défendre avec menaces de donner suite à son projet.

J'avais oublié de dire qu'au temps où nous avions encore quelques provisions et un rancho, la femme d'Unzaga, Dona Rafaela Carol, avait passé onze jours avec nous ; mais, ne pouvant endurer plus longtemps nos souffrances, elle était repartie en maudissant le jour où elle avait mis le pied dans le désert.

Je ne puis m'étonner assez de ne pas avoir été victime de la férocité des Indiens. Un matin, je trouvai sur la lisière du bois une de leurs flèches, à peine longue d'une demi-toise, et terminée par trois pointes aiguës faites d'un bois très-dur. Je la pris et me sauvai toute tremblante sous notre toit. Quelques instants après, il me fallut sortir pour aller chercher de l'eau, et, à moins de cinquante pas, je me heurtai, glacée d'horreur ! contre une tête sanglante, celle d'un homme du voisinage que nous connaissions ; à quelques pas gisait le cadavre de sa petite fille percée de coups de lance.

Les soldats qui veillaient sur nous à distance, quoique bien armés, ne redoutaient pas moins que nous ces sauvages. Un soir le sergent vint me demander si je savais où étaient les Indiens. Il me raconta qu'ils avaient surpris une dame d'un bourg situé à quelque distance, l'avaient dépouillée de ses vêtements malgré ses cris, et enlevée. Je lui dis que si jamais il me voyait exposée au même péril, je le suppliais en grâce de m'envoyer une balle de son fusil, bien persuadée que la nouvelle de ma mort affligerait encore moins ma famille que celle de mon enlèvement. — Certainement non, répondit cet homme avec un affreux regard ; je n'aurais garde de faire ce que vous demandez : au contraire, si je le pouvais on si j'osais, je vous garrotterais bien, et j'irais vous vendre à quelque riche habitant de Montevideo. —